

ANTOINE¹

SES DÉBUTS A LA GUERRE. — LE SECOND TRIUMVIRAT. — CLÉOPATRE.
GUERRE CONTRE LES PARTHES. — LA BATAILLE D'ACTIUM.

Antoine eut pour aïeul le célèbre orateur Antonius, que Marius fit mourir pour avoir embrassé le parti de Sylla. Son père Antonius, surnommé le Crétique, n'avait pas eu dans le gouvernement une réputation éclatante ; mais c'était l'homme le plus juste, le plus honnête et même le plus libéral. Le trait suivant en est la preuve. Comme sa fortune était médiocre, sa femme l'empêchait de suivre son penchant à faire du bien. Un de ses amis vint un jour lui demander de l'argent à emprunter ; Antonius, qui n'en avait pas alors, ordonne à un de ses esclaves de mettre de l'eau dans un bassin d'argent, et de le lui apporter. Antonius le prend pour se raser ; et, après s'être mouillé la barbe, il renvoie l'esclave sous quelque prétexte, donne le bassin à son ami, et lui dit d'en faire l'usage qu'il voudrait. Cependant les esclaves cherchèrent le bassin dans toute la maison ; et Antonius, voyant sa femme très en colère, et prête à faire appliquer tous ses esclaves à la torture, lui avoua ce qu'il avait fait et la pria de lui pardonner. Cette femme était Julie, de la maison des Césars, qui ne le céda à aucune Romaine de son temps en sagesse et en vertu. Antoine, après la mort de son père, fut élevé par Julie sa mère, qui s'était remariée à ce Cornélius Lentulus que Cicéron fit mourir comme complice de Catilina. Ce fut, dit-on, le prétexte et la source de la haine implacable d'Antoine contre Cicéron.

1. Né en 86, il mourut en 30 av. J.-C. La bataille d'Actium eut lieu en 31.

[Après une jeunesse orageuse], Antoine s'était embarqué pour la Grèce, où il séjourna quelque temps afin de s'y former aux exercices militaires et à l'éloquence.

Gabinus, homme consulaire, faisant voile pour la Syrie, passa par la Grèce, et lui proposa de l'accompagner à cette expédition. Antoine lui ayant répondu qu'il n'irait pas à l'armée comme simple particulier, Gabinus le nomma commandant de sa cavalerie et l'emmena avec lui. Envoyé d'abord contre Aristobule, qui avait fait révolter les Juifs, Antoine monta le premier sur la muraille d'une des places les plus fortes qu'il assiégeait, chassa Aristobule de toutes ses forteresses ; et lui ayant livré bataille, malgré l'infériorité de ses troupes, il le défit, tailla en pièces presque toute son armée et le fit prisonnier avec son fils. Dans ce même temps, Ptolémée étant allé trouver Gabinus, lui offrit dix mille talents pour l'engager à entrer avec lui en Égypte à la tête de son armée, et à le rétablir dans ses États. La plupart des officiers de Gabinus voulaient qu'il le refusât ; et Gabinus lui-même, quoique presque asservi par ces dix mille talents, balançait à entreprendre cette expédition. Mais Antoine, qui cherchait de grandes occasions de se signaler, et qui voulait d'ailleurs obliger le roi d'Égypte, dont les sollicitations l'avaient intéressé en sa faveur, détermina Gabinus à cette entreprise. On craignait moins la guerre en elle-même que le chemin qu'il fallait suivre pour aller à Péluse, à travers des sables profonds et arides, le long de l'embouchure par laquelle le marais Serbonidé se décharge dans la mer.

Antoine, à qui Gabinus avait fait prendre les devants avec sa cavalerie, après s'être saisi des passages, se rendit maître de Péluse, ville considérable, dont il fit la garnison prisonnière, assura le chemin au reste de l'armée et donna au général la plus ferme espérance de la victoire. Le désir qu'il avait d'acquérir de la réputation fut utile aux ennemis eux-mêmes : Ptolémée, en entrant dans Péluse, voulait, aveuglé par la haine et la colère, en massacrer tous les habitants ; Antoine s'y opposa et arrêta les effets de sa vengeance. Dans les batailles importantes et dans les combats fréquents qui eurent lieu pendant cette expédition, il donna des preuves d'un courage extraordinaire, et de la sage prévoyance qui convient à un général. Il la montra surtout avec éclat lorsqu'il sut si bien envelopper et charger les ennemis par derrière, qu'il rendit la victoire facile à ceux qui les attaquaient

de front ; et ce succès lui mérita les honneurs et les récompenses qu'on décernait à la valeur. Les Égyptiens lui surent gré de l'humanité dont il usa envers Archélaüs, qui avait été son ami et son hôte : obligé nécessairement de le combattre, il trouva son corps sur le champ de bataille et lui fit des obsèques magnifiques. Par cette conduite, il laissa de lui l'opinion la plus favorable dans Alexandrie, et s'acquitta auprès des Romains qui servaient avec lui la réputation la plus brillante.

La dignité et la noblesse de sa figure annonçaient un homme d'une grande naissance ; sa barbe épaisse, son front large, son nez aquilin et un air mâle répandu sur toute sa personne, lui donnaient beaucoup de ressemblance avec les statues et les portraits d'Hercule. Aussi était-ce une tradition ancienne, que les Antoniens étaient une famille d'Héraclides, descendus d'Antéon, fils d'Hercule. Il semblait justifier cette opinion d'abord par sa figure, comme je viens de le dire, ensuite par sa manière de s'habiller ; car toutes les fois qu'il devait paraître en public, il serrait sa tunique fort bas avec sa ceinture ; une large épée pendait à son côté, et il avait par-dessus une cape d'une étoffe grossière. Mais les honnêtes gens ne pouvaient lui passer l'habitude de se vanter à tout propos, de dire des railleries, de boire en public, et de s'asseoir avec les soldats qu'il trouvait à table. Il est vrai que ces manières familières lui attiraient une affection et un intérêt singuliers de la part des soldats. Ses libéralités, ses largesses sans bornes aux soldats et à ses amis, lui ouvrirent une route brillante aux plus grands honneurs, et accrurent de plus en plus une puissance qu'il détruisait d'ailleurs à mesure par des fautes sans nombre. Je rapporterai ici un exemple de sa prodigalité. Il avait ordonné qu'on donnât à un de ses amis deux cent cinquante mille drachmes, somme que les Romains expriment par un million de sesterces. Son intendant, surpris d'un don si considérable, et voulant qu'il pût en juger lui-même, étala tout cet argent sur son passage. Antoine ayant demandé ce que c'était : « C'est, lui répondit l'intendant, l'argent que tu m'as commandé de donner. — Je croyais, lui dit Antoine, qui s'aperçut de sa malice, qu'un million de sesterces faisait une bien plus grande somme ; c'est si peu de chose, que tu en ajouteras encore autant. » Mais cela n'eut lieu que longtemps après.

Rome s'était divisée en deux factions : celle des nobles, qui

avaient à leur tête Pompée, alors présent à Rome ; et celle du peuple, qui rappelait César de la Gaule, où il faisait la guerre. Curion, l'ami d'Antoine, ayant quitté le parti du sénat pour s'attacher à celui de César, le fit embrasser à Antoine. Comme son éloquence lui donnait un grand pouvoir sur la multitude, et que d'ailleurs il répandait avec profusion l'argent que César lui faisait passer, Antoine fut, par son crédit, nommé tribun du peuple, et bientôt après associé au collège des augures. A peine entré en charge, il servit puissamment les vues politiques de César.....

César, maître de Rome, et ayant chassé Pompée de l'Italie, résolut de marcher d'abord en Espagne contre les troupes qui tenaient pour le parti contraire, et ensuite d'équiper une flotte pour aller à la poursuite de Pompée. Il remit donc entre les mains de Lépidus le gouvernement de la ville, et commit Antoine, alors tribun du peuple, à la garde de l'Italie, avec le commandement des troupes. Antoine se fit aimer des soldats, en s'exerçant et en mangeant le plus souvent avec eux, en leur faisant toutes les largesses que lui permettait sa fortune ; mais il se rendit insupportable à tous ses autres concitoyens, parce que sa paresse lui faisait voir avec indifférence les injustices qu'ils éprouvaient et qu'il s'emportait même contre ceux qui venaient s'en plaindre. Aussi fut-il cause que la domination de César, qui en soi n'était nullement tyrannique, devint odieuse par la faute de ses amis ; et Antoine, dont les désordres paraissaient d'autant plus grands qu'il avait plus de puissance, était celui qu'on blâmait davantage. Cependant César, à son retour d'Espagne, ne tint aucun compte des plaintes qu'on fit de lui : connaissant son activité, son courage et sa capacité pour le commandement des armées, il s'en servit dans ses guerres ; et Antoine ne démentit pas la bonne opinion que César avait conçue de lui.

Dans les divers combats qui eurent lieu en Grèce, Antoine se distingua plus qu'aucun autre officier. En deux occasions, où les troupes de César étaient en pleine déroute, il les rallia seul, les ramena contre les ennemis qui les poursuivaient, et, les ayant forcées de combattre, il remporta une double victoire. Aussi, après César il avait dans le camp la plus grande réputation ; et César lui-même fit connaître la haute opinion qu'il avait d'Antoine, lorsqu'à la bataille de Pharsale, qui devait décider de tout pour

lui, en se réservant le commandement de l'aile droite, il le mit à la tête de l'aile gauche, comme le meilleur officier qu'il eût sous ses ordres. Lorsque César, après sa victoire, eut été proclamé dictateur, et qu'il se fut mis à la poursuite de Pompée, il envoya Antoine à Rome avec le titre de général de la cavalerie : c'était la seconde charge de la république quand le dictateur était présent, et la première ou presque la seule en son absence ; car, à l'exception du tribunat, la nomination d'un dictateur suspend toutes les autres magistratures.

Il se rendit odieux à la multitude, se fit mépriser et haïr des gens sages et honnêtes, qui détestaient ses débauches de table à



FIG. 95.
Joueuse de flûte.

des heures indues, ses dépenses excessives, son sommeil en plein jour, ses promenades dans un état d'ivresse, ses repas continués bien avant dans la nuit, ses comédies et ses festins pour célébrer les noces de farceurs et de bouffons. On ne pouvait voir sans indignation la quantité de vaisselle d'or et d'argent qu'il faisait porter dans ses voyages, qui ressemblaient à des pompes triomphales ; les haltes qu'il faisait dans les chemins, et dans lesquelles on tendait ses pavillons sur les bords des rivières ou dans des bois épais ; les diners somptueux qu'on y servait ; ses chars attelés de lions ; le choix qu'on faisait, dans les villes où il séjournait, des maisons habitées par les hommes les plus honnêtes, par les femmes les plus respectables, pour y loger des danseuses et des musiciennes. On était surtout révolté que lorsque César passait les nuits dans un camp, hors de l'Italie, pour éteindre, au milieu de tant de peines et de dangers, les restes d'une guerre si importante, d'autres, abusant de son autorité, insultassent à leurs concitoyens par le luxe le plus insolent.

Il paraît que tous ces excès augmentèrent la révolte contre César et donnèrent lieu aux soldats de se porter à toutes sortes d'injustices et de violences. C'est pourquoi César, revenant en Italie, et ayant été nommé consul pour la troisième fois, prit pour collègue Lépide, et non pas Antoine. La maison de Pompée ayant été vendue à l'enchère, Antoine l'acheta ; et quand on lui en demanda le payement, il en fut si indigné, que cela seul, comme

il le dit lui-même, l'empêcha d'accompagner César à son expédition d'Afrique, parce qu'il n'avait pas été, disait-il, assez récompensé des premiers services qu'il lui avait rendus. Il paraît cependant que César, en ne lui dissimulant pas combien il était offensé de ses débauches et de son intempérance, le détermina, par ses remontrances, à les modérer. En effet, Antoine, renonçant à une vie si licencieuse, songea à se marier, et épousa Fulvie, veuve de Clodius, ce fameux démagogue ; femme peu faite pour les travaux et les soins domestiques, qui n'eût pas même été flattée de maîtriser son mari s'il n'eût été qu'un simple particulier : son ambition était de dominer un homme qui commandât aux autres et de donner des ordres à un général d'armée. Ainsi c'est à Fulvie que Cléopâtre eût dû payer le prix des leçons de docilité qu'elle avait données à son mari, et qui le livrèrent à cette reine, si souple et si soumis aux volontés des femmes. Cependant il cherchait quelquefois à égayer par des jeux dignes d'un jeune mari le caractère sérieux de Fulvie. Par exemple, lorsque César revint à Rome après sa victoire d'Espagne, et qu'on sortit en foule au-devant de lui, Antoine y alla comme les autres ; mais ensuite, le bruit s'étant subitement répandu dans l'Italie que César était mort et que les ennemis arrivaient, il revint sur-le-champ à Rome. Il avait pris un habit d'esclave ; et étant venu la nuit à sa maison, il dit qu'il apportait à Fulvie une lettre d'Antoine. Il fut introduit chez sa femme la tête couverte ; Fulvie, qui était dans la plus vive inquiétude, lui demanda, avant de prendre la lettre, si Antoine se portait bien : il lui remit la lettre sans rien répondre ; et lorsqu'elle l'eut décachetée et qu'elle commençait à la lire, il se jeta à son cou et l'embrassa. Je pourrais citer plusieurs autres traits semblables ; mais celui-là suffit pour faire connaître Antoine....

Lorsque César eut été mis à mort en plein sénat, Antoine, effrayé d'abord, prit un habit d'esclave et se cacha ; mais quand il vit que les conjurés n'attaquaient à la vie de personne, et qu'ils s'étaient réunis dans le Capitole, il leur persuada d'en descendre après leur avoir donné son fils pour otage ; et le soir même Cassius soupa chez lui, et Brutus chez Lépide.

Le lendemain, Antoine, ayant assemblé le sénat, proposa une amnistie générale, et demanda qu'on assignât des provinces à Brutus et à Cassius. Le sénat donna force de loi à ces propositions, et décréta aussi que tous les actes de la dictature de César

seraient maintenus. Antoine sortit du sénat couvert de gloire : on ne doutait pas qu'il n'eût prévenu la guerre civile, et manié avec la prudence d'un politique consommé des affaires difficiles et qui pouvaient entraîner les plus grands troubles. Mais, trop flatté de la haute opinion que le peuple avait conçue de lui, il abandonna des mesures si sages, persuadé que la première place lui serait bien plus assurée dans Rome s'il parvenait à détruire l'autorité de Brutus. Lorsqu'on porta le corps de César sur le bûcher, Antoine, suivant l'usage, prononça son oraison funèbre ; et voyant le peuple singulièrement ému et attendri par ce discours, il mêla tout à coup à l'éloge de César ce qu'il crut le plus propre à exciter la pitié, à enflammer l'âme de ses auditeurs. En finissant, il déploya la robe de César ensanglantée et percée de coups ; et, traitant de scélérats et de parricides les auteurs de ce meurtre, il échauffa tellement l'esprit du peuple, que, faisant à l'heure même, un bûcher des bancs et des tables qu'ils trouvèrent sur la place, ils y brûlèrent le corps de César ; prenant ensuite du bûcher des tisons enflammés, ils coururent aux maisons des meurtriers pour y mettre le feu et les attaquer eux-mêmes.

Cette violence ayant obligé Brutus et les autres conjurés à sortir de Rome, les amis de César s'unirent avec Antoine ; et Calpurnia, sa veuve, lui confiant tout l'argent qu'elle avait, fit porter et mettre en dépôt chez lui une somme de quatre mille talents. Il reçut aussi d'elle tous les papiers et tous les mémoires dans lesquels César avait écrit tout ce qu'il avait fait dans le gouvernement, et ce qu'il se proposait de faire dans la suite. Antoine inséra dans ces registres tout ce qu'il voulut ; il nomma des magistrats et des sénateurs, il rappela des bannis, mit en liberté des prisonniers, et donna toutes ces mesures pour des résolutions prises par César. Antoine disposa de tout avec l'autorité la plus absolue : étant lui-même consul, il eut ses deux frères, Caius pour préteur, et Lucius pour tribun du peuple. Tel était l'état des affaires lorsque le jeune César vint à Rome ; il était fils de la nièce de César, et son oncle l'avait déclaré, par son testament, héritier de tous ses biens. Il était à Apollonie quand César fut tué. En arrivant, il alla saluer Antoine comme l'ami de son père adoptif ; et dans la conversation il lui rappela le dépôt que Calpurnia lui avait confié : car il devait payer à chaque citoyen romain soixante-quinze drachmes que César leur avait laissées

par testament. Antoine, méprisant sa jeunesse, lui répondit que ce serait à lui une folie, avec le peu de capacité et le petit nombre d'amis qu'il avait, de se charger d'un fardeau bien au-dessus de ses forces en acceptant la succession de César. Le jeune Octave ne se payant pas de ces raisons et persistant à lui redemander l'argent dont il était dépositaire, Antoine dès ce moment ne cessa de dire et de faire contre lui tout ce qu'il crut capable de le mortifier ; il le traversa dans la demande du tribunat ; et quand Octave voulut faire placer dans le théâtre le siège doré que le sénat avait accordé à son oncle, Antoine le menaça de le faire traîner en prison s'il continuait à soulever le peuple. Mais lorsque le jeune César se fut entièrement abandonné à Cicéron et aux autres ennemis d'Antoine, qui lui concilièrent la faveur du sénat ; que, de son côté, il eut gagné les bonnes grâces du peuple et rassemblé les soldats vétérans qui étaient dispersés dans les colonies, Antoine, commençant à le craindre, eut avec lui une entrevue au Capitole, et leurs amis ménagèrent un accommodement.

La nuit suivante, Antoine eut un songe assez étrange : il lui sembla que la foudre était tombée sur lui et l'avait blessé à la main droite ; et peu de jours après on vint lui dire que le jeune Octave lui tendait des embûches. Celui-ci s'en défendait ; mais il n'était cru de personne. Ces rapports ranimèrent leur haine ; ils coururent tous deux l'Italie pour solliciter, par de grandes récompenses, les vétérans établis dans les colonies, et cherchèrent à se prévenir mutuellement pour attirer à leur parti les légions qui étaient encore sous les armes. Cicéron, qui avait alors la plus grande autorité dans Rome, et qui soulevait tout le monde contre Antoine, parvint enfin à persuader au sénat d'envoyer à Octave les faisceaux avec les autres ornements de la préture, et de donner des troupes à Hirtius et à Pansa, pour chasser Antoine de l'Italie : c'étaient les deux consuls de cette année. Ils attaquèrent Antoine près de la ville de Modène, et le battirent complètement ; mais ils périrent tous deux dans l'action. Le jeune Octave était à la bataille et paya de sa personne. Antoine, obligé de fuir, se trouva dans de grandes difficultés, et fut réduit surtout à une faim extrême. Il fut, dans cette occasion, pour tous les soldats, un exemple étonnant de patience et de courage : accoutumé depuis longtemps à une vie de luxe et de délices, il buvait sans répugnance de l'eau corrompue et se nourrissait de racines et de fruits sauvages : on assure

même que dans le passage des Alpes il vécut, avec ses soldats, d'écorces d'arbres, et d'animaux que jusqu'alors personne n'avait mangés. Son dessein, en traversant ces montagnes, était d'aller joindre les légions que commandait Lépidus, qu'il regardait comme son ami, et qui lui avait dû tous les avantages qu'il avait retirés de l'amitié de César.

Lorsqu'il eut assis son camp auprès du sien, et qu'il vit que Lépidus ne lui faisait aucune avance, il résolut de tout risquer. Il avait les cheveux négligés ; et sa barbe, qu'il avait laissée croître depuis sa défaite, était fort longue. Il prend donc une robe noire ; et, s'approchant des retranchements de Lépidus, il commence à lui parler. Lépidus, voyant la plupart de ses soldats touchés de sa misère et vivement émus par ses discours, en craignit l'impression et fit faire un grand bruit de trompettes pour l'empêcher d'être entendu. Cette dureté ne fit qu'accroître la compassion de ses soldats pour Antoine ; ils lui envoyèrent secrètement Lélius et Clodius déguisés en musiciennes, pour lui dire d'attaquer sans crainte le camp de Lépidus ; que le plus grand nombre d'entre eux étaient disposés à le recevoir, et même, s'il le voulait, à tuer Lépidus. Antoine ne permit pas qu'on touchât à Lépidus ; mais le lendemain dès la pointe du jour, se mettant à la tête de ses troupes, il sonde le gué d'une rivière qui séparait les deux camps, et se jetant le premier dans l'eau, il passe à l'autre rive, encouragé par les soldats de Lépidus, qu'il voit en très grand nombre lui tendre les mains et arracher les palissades. A peine entré dans le camp, il se vit maître de toute l'armée, et traita Lépidus avec beaucoup de douceur ; en le saluant, il lui donna le nom de père ; et quoique investi seul de toute l'autorité, il lui laissa le titre et les honneurs du commandement. Cette modération détermina Munatius Plancus, qui campait assez près de là avec un gros corps de troupes, à aller se joindre à lui. Des forces si considérables lui ayant redonné toute sa confiance, il repassa les Alpes et rentra dans l'Italie à la tête de dix-sept légions et de dix mille chevaux.

[L'entrevue de Bologne a lieu et le second triumvirat est formé. Après les proscriptions, Antoine et Octave gagnent sur Brutus et Cassius la bataille de Philippi, puis ils se séparent.]

César, toujours malade, se fit porter à Rome, où la faiblesse de sa santé faisait croire qu'il ne vivrait pas longtemps. Antoine alla

dans les provinces de l'Asie orientale pour y lever des contributions, et de là il passa en Grèce avec une armée nombreuse. Comme les triumvirs avaient promis à leurs soldats cinq mille drachmes par tête, ils étaient obligés de forcer les impositions pour trouver l'argent qui leur était nécessaire. Antoine ne se montra d'abord ni dur ni exigeant envers les Grecs ; il se faisait même un plaisir d'écouter leurs gens de lettres, d'être témoin de leurs jeux, et d'assister aux cérémonies de leurs initiations ; il rendait la justice avec beaucoup de douceur, et aimait à s'entendre appeler l'ami des Grecs, et plus encore l'ami des Athéniens ; il fit même de grands présents à leur ville. Mais lorsqu'il eut laissé Lucius Censorinus en Grèce pour aller lui-même dans l'Asie ; que là il eut commencé à goûter des richesses de cette province, qu'il eut vu les rois venir à sa porte pour lui faire la cour, les reines lui envoyer à l'envi des présents et chercher à mériter ses bonnes grâces, pendant que César était à Rome travaillé de séditions et de guerres, lui, au sein du loisir et de la paix, il s'abandonna à ses passions et mena une vie de plaisirs et de délices....

Il mit le comble à ses maux par l'amour qu'il conçut pour Cléopâtre, et qui acheva d'éteindre et d'étouffer ce qui pouvait lui rester encore de sentiments honnêtes et vertueux. Voici comment il fut pris à ce piège. Quand il partit pour aller faire la guerre aux Parthes, il envoya dire à Cléopâtre de venir le joindre en Cilicie, pour s'y justifier des imputations qu'on lui faisait d'avoir puissamment aidé Brutus et Cassius dans leur guerre contre Antoine. Dellius, qu'il avait chargé de cet ordre, n'eut pas plus tôt vu la beauté de cette reine, et reconnu le charme et la finesse de sa conversation, qu'il sentit bien qu'Antoine ne causerait jamais de déplaisir à une femme si aimable, et qu'elle aurait bientôt le plus grand pouvoir sur son esprit. Il s'attacha donc à lui faire la cour ; il la pressa d'aller en Cilicie, comme dit Homère, parée de tout ce qui pouvait

Ajouter plus de prix à l'éclat de ses charmes,

et l'exhorta à ne pas craindre Antoine, le plus doux, le plus humain des généraux. Cléopâtre crut aisément ce que lui disait Dellius ; d'ailleurs l'expérience qu'elle avait faite du pouvoir de

sa beauté sur Jules César et sur le fils de Pompée lui promettait qu'elle n'aurait pas de peine à captiver Antoine, d'autant que les deux premiers ne l'avaient connue que dans sa première jeunesse, et lorsqu'elle n'avait encore aucune expérience des affaires; au lieu qu'Antoine la verrait à cet âge où la beauté d'une femme est dans tout son éclat et son esprit dans toute sa force. Elle prit avec elle des présents magnifiques, des sommes d'argent considérables, et un appareil aussi riche que pouvait l'avoir une reine si puissante et dont le royaume était dans l'état le plus florissant; mais c'était sur elle-même et sur le prestige de ses charmes qu'elle fondait ses plus grandes espérances.

Elle recevait coup sur coup les lettres d'Antoine et de ses amis qui l'engageaient à presser son voyage; mais elle n'en tint aucun compte, et se moqua si bien de toutes ces invitations, qu'elle navigua tranquillement sur le Cydnus, dans un navire dont la poupe était d'or, les voiles de pourpre, les avirons d'argent, et le mouvement des rames cadencé au son des flûtes qui se mariait à celui des lyres et des chalumeaux. Elle-même, magnifiquement parée et telle qu'on peint la déesse Vénus, était couchée sous un pavillon brodé en or; de jeunes enfants, habillés comme les peintres peignent les Amours, étaient à ses côtés avec des éventails pour la rafraîchir; ses femmes, toutes parfaitement belles, vêtues en Néréides et en Grâces, étaient les unes au gouvernail, les autres aux cordages. Les deux rives du fleuve étaient embaumées de l'odeur des parfums qu'on brûlait dans le vaisseau, et couvertes d'une foule immense qui accompagnait Cléopâtre; et l'on accourait de toute la ville pour jouir d'un spectacle si extraordinaire. Le peuple qui était sur la place s'étant précipité au-devant d'elle, Antoine resta seul dans le tribunal où il donnait audience; et le bruit courut partout que c'était Vénus qui, pour le bonheur de l'Asie, venait en partie de plaisir chez Bacchus. Antoine envoya sur-le-champ la prier à souper; mais, sur le désir qu'elle témoignait de le recevoir chez elle, Antoine, pour lui montrer sa complaisance et son urbanité, se rendit à son invitation. Il trouva chez elle des préparatifs dont la magnificence ne peut s'exprimer; mais rien ne le surprit autant que l'immense quantité de flambeaux qu'il vit allumés de toutes parts, et qui, suspendus au plancher ou attachés à la muraille, formaient avec une admirable symétrie des figures carrées et circulaires. De toutes les fêtes

dont l'histoire nous a conservé le détail, on n'en connaît pas d'aussi brillante.

Le lendemain, Antoine lui donna à souper, et se piqua de la surpasser en goût et en magnificence; mais, bien inférieur en l'un et en l'autre, il fut obligé de s'avouer vaincu, et railla le premier la mesquinerie et la grossièreté de son repas. Cléopâtre, voyant que les plaisanteries d'Antoine

n'avaient rien que de commun, et qu'elles sentaient le soldat, lui répondit sur le même ton, sans aucun ménagement et avec la plus grande hardiesse. On prétend que sa beauté, considérée en elle-même, n'était pas si incomparable qu'elle ravit d'étonnement et d'admiration, mais son commerce avait un attrait auquel il était impossible de résister; les agréments de sa figure, soutenus des charmes de sa conversation et de toutes les grâces qui peuvent relever un heureux naturel, laissaient dans l'âme un aiguillon qui pénétrait jusqu'au vif. Sa voix était pleine de douceur; et sa langue, telle qu'un instrument à plusieurs cordes, qu'elle maniait avec la plus grande facilité, prononçait également bien plusieurs langages différents. Il y

avait peu de nations barbares avec qui elle eût besoin d'interprète; et elle parlait dans leur propre langue aux Éthiopiens, aux Troglodites, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Mèdes et aux Parthes. Elle savait plusieurs autres langues, tandis que les rois d'Égypte ses prédécesseurs avaient eu bien de la peine à apprendre l'égyptien, et quelques-uns même d'entre eux avaient oublié le macédonien, leur langue naturelle. Aussi elle s'empara tellement de l'esprit d'Antoine, qu'oubliant et sa femme



Fig. 96. — Bacchus.